

Paris Match
Édition du 2 au 7 mai 2024



Par Anaël Pigeat



Annette Messenger et Valérie Mréjen,
à Paris, le 19 mars.

LA SEMAINE DE MATCH

RENCONTRE

ANNETTE MESSAGER VALÉRIE MRÉJEN

LE CULOT DE DEVENIR ARTISTE

La première expose à Paris, la seconde sort un livre. La plasticienne et la vidéaste dialoguent pour nous autour de la création et de la transmission.

Interview Anaël Pigeat

Paris Match. Annette Messenger, vous avez enseigné aux Beaux-Arts de Paris. Quel souvenir en gardez-vous ?

Annette Messenger. D'abord, cela m'a fait parler. On arrive devant des travaux d'étudiants, et il faut trouver quelque chose à dire. Cela force à réfléchir, sinon on fait les choses seulement pour soi. À un moment, tous les travaux d'étudiants ressemblaient à ce que je faisais...

Est-ce que l'art s'apprend ?

Valérie Mréjen. Oui, comme beaucoup de choses dans la vie. Si je n'étais pas passée par Cergy [École nationale supérieure d'arts de Paris-Cergy], je n'aurais jamais eu le culot de devenir artiste. Ce qui s'apprend, c'est le regard critique que l'on porte soi-même et le regard des autres : comprendre que ce que la personne qui est en face de nous voit dans notre œuvre n'est pas du tout ce que l'on pensait y mettre. Et puis on apprend des références. Les rencontres avec les œuvres de certains artistes comme Annette Messenger sont aussi fondatrices que celles avec les créations de mes camarades vues dans l'atelier.

Annette Messenger, quel regard avez-vous porté sur "La jeune artiste" ?

A.M. La description du trajet en RER fait tous les jours pour aller à l'école m'a beaucoup plu. Cette distance par rapport à Paris montre que les étudiants ne sont pas les mêmes que ceux des Beaux-Arts : le bâtiment chargé d'histoire, avec les moulages

des plâtres antiques dans la chapelle, et le quartier des antiquaires et des galeries sont totalement différents...

V.M. Cergy est un no man's land, sans antécédents d'histoire de l'art. Ça me convenait mieux pour ces raisons.

Vous avez, l'une et l'autre, le goût des livres, des livres d'artistes en particulier. Que représentent-ils pour vous ?

A.M. C'est une forme dans laquelle on est complètement libre, à la différence d'un catalogue ou d'une monographie. C'est une idée ou un moment. Il est difficile d'être libre...

V.M. En sortant de l'école, les premiers travaux que j'ai présentés étaient des petits livres que j'autoéditais et je reliais en les cousant avec du fil. Je les composais avec des caractères en plomb dans l'imprimerie de l'un de mes cousins à Belleville. J'ai encore quelques exemplaires de ces premiers titres, comme "Les coccinelles et

les bols Duralex" que j'ai présenté à mon diplôme, en 1993 !

Annette Messenger, vous venez de montrer à Paris une exposition intitulée "Affaires personnelles", à Transfo, le centre culturel d'Emmaüs Solidarité de Belleville. Quel sens cela a-t-il pour vous d'exposer dans ce lieu ?

A.M. J'ai beaucoup exposé dans des musées et je n'ai rien contre, mais en sortir, c'est intéressant. À Transfo, j'ai eu beaucoup d'échanges avec des résidents et des bénévoles. J'ai aussi découvert qu'il y avait une femme, Lucie Coutaz, qui a accompagné l'Abbé Pierre toute sa vie. Ils sont même enterrés ensemble. Et pourtant, son existence est aujourd'hui complètement oubliée.

Valérie Mréjen, cela résonne avec le centre d'art que vous avez créé dans un Ehpad à Chambéry...

V.M. Oui, sortir de l'institution, explorer d'autres façons de montrer des travaux



« À l'heure », 2022, acrylique sur papier.

« Laisser aller », exposition d'Annette Messenger à la galerie Marian Goodman, à Paris, jusqu'au 11 mai.

dans un endroit dont ce n'est pas la vocation m'intéresse beaucoup. Avec Mohamed El Khatib, nous avons créé une collection en invitant des artistes à produire sur place. Il y a, par exemple, des peintures de Mireille Blanc, un film d'Alain Cavalier... Des visites ont été organisées par l'équipe du théâtre André-Malraux [à Chambéry]. Évidemment, c'est aussi une histoire de rencontres et de volontés politiques.

Il y a entre vous deux un point de vue voisin sur l'existence... Reconnaissez-vous dans le travail de l'autre une forme de communauté de regards ?

A.M. Je serais incapable de faire ce que fait Valérie, par exemple son film sur les gardiens de musée ["Gardien Party"], dans lequel une visiteuse dit à sa fille que, si elle ne travaille pas bien à l'école, elle finira comme le gardien... C'est très fort et très juste, car elle parle de gens que l'on ne voit pas. Et j'aurais aussi beaucoup aimé savoir écrire comme Valérie. Un jour, dans un musée où je préparais une exposition, je regardais les prises électriques, et le gardien me dit : "Vous ne regardez pas les tableaux, n'est-ce pas ? Vous avez raison, ce sont tous les mêmes, j'ai travaillé dans d'autres musées, et j'ai bien vu !"

V.M. Nous partageons une certaine ironie, un amour du chaud-froid qui pince, qui brûle un peu et qui reste très à distance – mais qui prend des formes différentes, évidemment. Je serais incapable d'investir l'espace comme le fait Annette.

A.M. Une exposition est un parcours dans le temps, avec un début et une fin. C'est un peu comme une maison de poupée, je ne fais pas des maquettes, seulement des plans, je mets une chose là, mais pas là. Les objets existent, et il faut les placer. C'est comme un jeu. Un jeu très sérieux. ■

« Nous partageons une certaine ironie, un amour du chaud-froid qui pince, qui brûle »

**« La jeune artiste »,
de Valérie Mréjen,
éd. P.O.L., 192 pages,
16 euros.**



« Gardien Party », spectacle de Mohamed El Khatib et Valérie Mréjen, au Mucem à Marseille en 2021.

